

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE

CARNET XVII

(11 mars — 25 juin 1936)

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE

CARNET XVII

(11 mars — 25 juin 1936)

(Fin) *

12 mai.

Je finis seulement d'écrire mes notes de voyage. J'ai bien tardé, envahi de paresse, d'inhibition (ce qui a trait à Marseille est d'une encre particulière, assez neuve chez moi). Cette paralysie vient, je crois, d'un certain dégoût de n'avoir pas mieux réussi mon *Joseph* (je ne pouvais pourtant, où *j'en suis*, faire mieux... Je le reprendrai cet été...). J'ai reçu une douche, mais je suis loin de m'en plaindre. Je ne tends qu'au progrès, et depuis longtemps j'ai remarqué qu'on n'avance qu'à coups de fouet. Seul ce qui vous met en face de vous-même, qui vous oblige à une «révolution», est profitable. Je suis toujours allé au-devant des critiques.

Repensé un instant à *L'Ami des vagabonds* (j'essayais un début en 31)...

Tous les étudiants que je fréquente font ou du mysticisme ou de la mélancolie, souvent les deux. Est-ce spécial à Lyon ? Je donne à tous une impression de sécurité, d'homme assis... On me trouve actif (il est vrai que presque tous ne font rien...).

Grande fringale de lecture (cela me prend, je crois, tous les printemps). Soirées à la Bibliothèque Municipale, que je viens de découvrir. Si cet hiver, au lieu de rôder lamentablement, j'étais allé lire, que je se-

* Voir le début de ce Cahier XVII dans le dernier numéro.

rais savant ! Manque à gagner...

Vu avec Papa et Michel *Les Temps modernes* de Chaplin.

Lu *Le Jeune Joseph* de Mann. Grandes beautés. Parfois nous nous rencontrons, mais Mann, comme il se doit, est plus riche, plus développé que moi... Il a fait de chaque frère des individus très particuliers. Le vieux Jacob est étonnant, la robe bariolée prend une importance extrême, etc... Encore une douche, ce sujet est à peu près épuisé maintenant. Connaissance assez bonne de l'Orient, mais, malgré la beauté savante, le métier, la profondeur de la méditation (je préfère cela à Flaubert, c'est plus libre), point de génie dans ce livre...

Lu avec stupeur *Le Livre des vocations*, recueil de contes par notre professeur de philosophie, Jean Guitton ; cet homme couvert de tous les titres de l'université ne sait pas le français. A une réunion d'étudiants où je fréquente, je donnai lecture de phrases incroyables... Peu d'illusions sur les «grands» de ce monde..., mais la réalité dépasse toujours le vraisemblable. Je pourrais citer des «perles» à faire bondir.

Rien de plus utile que la lecture des mauvais livres, du mauvais style ; on est sûr, à priori, que tout ce qu'écrivent certaines gens n'est pas à dire. Problème, pour moi qui me suis tant défendu de devenir un homme de lettres (peur du ridicule, peur que ce ne soit pas ma voie), de voir des gens qui n'ont *aucun don* écrire crânement. Cet art est le plus difficile. Tout le monde a la parole dans la bouche, mais de là à savoir s'exprimer !

Rencontré plusieurs fois ici Renaud Icard (dont maintenant je suis las), type même du mauvais écrivain, de l'écrivassier ; l'art avec un grand A, le mauvais goût ; le sens nul de la langue.

Visite avec Papa et Michel dans des magasins à prix uniques. Nous rencontrons des «acheteurs». Comme je me tiens en dehors des affaires — que, peut-être, je méprise sans le savoir ceux qui en font —, je suis tout étonné de trouver de l'intelligence, de la finesse à ces gens... Mais j'en rajoute, me dit Michel. Grande faculté d'illusion. Ces gens ne sont pas bêtes, mais n'ont rien de génial.

Il est probable que j'ai tendance à voir le monde plus beau qu'il n'est, à croire les gens meilleurs, etc... Rien ne peut me guérir ; de même, je trouve les inconnus presque tous beaux. Que je me lasse vite devrait assez me montrer l'illusion. Pourtant je ne saurais être déçu. Je vais toujours de l'avant, où m'attendent d'autres surprises.

Lu quelques pages de Gabriel Marcel sur le «mystère ontologique». Reproche à bon droit à nos contemporains de vivre en surface, de ne pas s'inquiéter de *l'Etre* ; le mensonge et la convention triomphent ;

leur vie est vide. J'adopte ses critiques, mais quand il fait de la vie de l'Être une certaine *fidélité* à soi-même à travers toutes les modifications, fidélité à l'essence de soi, et aussi une certaine *présence* telle que dans un sourire, dans une poignée de main on se donne sans cesse..., je peux me reconnaître, du moins j'essaie d'être fidèle et présent... Donc, je vis dans l'Être ; bien consolant pour un incroyant... Mais l'homme qui vit le plus dans l'essentiel, et dont la vie si riche et variée conserve une extrême unité, — c'est Gide.

Lu dans *Europe* une étude sur le Fascisme par Chiaramonte (rencontré à Pontigny). Je lui écris ; serais content de le voir ; il vit en France. L'Italie prend une place toujours plus grande dans ma vie...

Stupidité d'Herbart qui, parce que je lui vantais l'Italie, sa beauté, son charme, en conclut que j'étais « mussolinien ». Il le dit à Gide. Mme v. R., plus sage, trouvait au contraire que plus on aime l'Italie, moins on peut aimer le fascisme. J'en conclus au danger d'être partisan — ce qu'est Herbart — et, depuis (sur quelques indices), ai pensé qu'Herbart est, sans doute, un « interprétant ».

Pas de semaine où ne me sert ma petite connaissance de la pathologie mentale. Autour de moi, que de psychasthéniques, de refoulés, de Narcisses..., que d'êtres qu'on ne peut aider...

Succès à gauche éclatant. A quel point cela peut plonger dans une rage sourde les partisans de la droite, je l'ai senti ce soir, à mes dépens, si j'ose dire. On m'avait indiqué un restaurant d'étudiants où la cuisine est fort bonne. J'y allai ; on me plaça parmi une tablée de jeunes gens. Je tenais la revue *Europe*. On servit des nouilles. Allusion aux sanctions contre l'Italie, à ceux qui ne devraient pas manger de pâtes. Plusieurs fois, sur un ton de rage, comme s'il s'agissait de n'importe quel détail du service, on disait : « Maintenant que le peuple est souverain »... Je sentais tous ces gens — étudiants en droit, sans doute, royalistes, peut-être — lourdement obsédés par l'idée du pouvoir leur échappant...

C'étaient peut-être les mêmes qui, l'autre jour, lorsque Philip (élu député) faisait ses cours à la Faculté de Droit, donnaient des coups de pied dans l'auto qui l'attendait à la porte.

Faces inexpressives, épaisses, grasses, de ces jeunes gens trop nourris, grossiers et sans pensée...

18 mai.

A la fin de la *Note conjointe* de Péguy, excellentes pages que je lis et relis, et dont j'aurais aimé donner lecture à mes camarades. C'est un

dialogue avec un prêtre où, partant de l'Index (on parle de Bergson), se pose le problème du continu et du discontinu. Langue mâle et populaire, savoureuse humilité ; les images les plus triviales : la route, les bornes kilométriques, puis la plaine et Chartres. Ton familier qui s'élève aux grandes conceptions, sans jamais quitter la poésie.

Excellent dimanche avec toute une bande de jeunes filles et trois garçons (Michel y était). Gagnons le col de la Luère (700 m.). Pique-nique dans un champ. Rien ne me rajeunit davantage. ... Je n'ai pas souvenir d'avoir été aussi gai, plus détendu. Je redevenais enfant, ou plutôt un « autre enfant ». Je n'étais pas sombre et silencieux comme jadis, et le poids des amours que je porte en ville était levé ; tout me purifiait. (Au gymnase, de même, je suis heureux, je suis tout à ce que je fais.) Il ne me suffit pas dans les réunions d'être heureux, je fais exploser *ma* joie et veux qu'elle se communique. On peut rire d'abord de mes plaisanteries, de ma gourmandise, mais enfin on m'imite...

Presque toute la jeunesse avait pris place dans les branches d'un sapin lorsqu'on me demanda de lire quelques pages de *Connaissance de l'Est*, dont on avait apporté un exemplaire. Tous ces oiseaux improvisés firent silence. Les grandes phrases faites pour la parole, faites pour le grand air, les forçaient à se recueillir.

(J'éprouve du plaisir à lire, j'ai fait quelques progrès. Mais je n'ose pas encore m'élancer : ma voix n'est pas assez souple pour suivre tous les mouvements...)

Mathieu, toujours dans le Béarn, se soigne mal ; il ne va pas mieux. Je regrette, moi qu'il écoutait, de ne pas lui avoir fait, avant son départ, quelques réflexions d'hygiène... Très Rimbaud. Ignorait tout des devoirs envers son corps. Comment pourrait-il comprendre celui de suivre un régime, une discipline ? Il faut commencer par le début... Difficile à dire par lettre.

Extrême frénésie de vivre (il écrit des poèmes, envoie des lettres, devore des livres) ; tout l'agite et l'enfièvre. Rien de plus dangereux que ces excitations. L'abbé M. trouve que c'est mauvais signe. L'obsession de la mort inspire certains de ses poèmes. Complaisance atroce. Je sens qu'il fait tout le contraire — il lui faudrait un repos absolu — de ce qui pourrait le sauver. Je lutte (en moi) contre sa maladie, mais souffre de ne le voir réagir que par des cris et des ruades. Il veut vivre, je le comprends (je me revois à son âge, nous nous ressemblons), mais pour vivre, il faudrait qu'il fît longtemps le mort.

23 mai

Viens d'écrire à Mathieu. Son dernier long poème est d'une grande beauté. Il semblerait que son oreille et sa voix, en quelques semaines, aient traversé je ne sais quel pays où on les a broyées et d'où elles reviennent guéries ; mais dans cette santé nouvelle, d'où la vie rejaillit plus profonde, tremble le souvenir d'un voyage inouï. Sa voix, en devenant plus pure, laisse vibrer des harmoniques plus lointaines... On lit, comme en filigrane, ses angoisses passées, mais il s'oriente vers la joie. Le printemps de 1936 est embelli par la voix de ce jeune poète. Voix sanglante, hélas ! Je lui dis d'arrêter. Que ne sent-il que c'est sa vie qu'il répand dans ces cris ? Qu'il se mette à la bouche ce bâillon de Rimbaud ! On pourra dire que ce chant est irrépessible, que sa beauté vient de là. Mais je tiens plus à la vie de ce garçon qu'à la splendeur de ses vers. Ma vie est ennoblie par son amitié, par cette âme fervente où je retrouve la mienne de jadis. Si M. cessait de vivre, ce serait pour moi une défaite.

Mon camarade L., garçon de trente ans, prépare sa licence ; psychathénique, hélas ! véritablement philosophe, car il se pose des problèmes, il les vit, mais incapable de les résoudre, par scrupule. Esprit terriblement négatif par le souci de la vérité dont il se fait une idée si pure que tout lui semble faux. Impuissance de l'esprit...

Voici deux jours, L. me dit : « J'ai promis de faire un exposé sur *Déterminisme et liberté* ; j'y travaille depuis deux semaines et n'en sors pas... »

Relisant quelques notes, je prépare un petit plan fort simple et le porte chez lui. Le couteau sur la gorge, puis-je dire, je vis sa dérobade. J'étais placé à sa table, en face de lui dictant quelques notes d'un esprit scolaire, il est vrai, mais nous étions à quelques heures de la conférence... Bientôt, L. jette sa plume. Il avait plus d'idées que moi ; il était un essaim d'idées ; mais quel fouillis ! Chacune de mes paroles, suffisante pourtant, évoquait en lui des objections, des théories ; ne voyant que le revers des choses, il s'empressait de tout détruire. J'assistais à la torture de cet esprit obsédé. Le positif n'existe pas pour lui ; il est d'un autre monde ; il y tend cependant, mais sur sa route il ne sait qu'entasser des ruines qui l'obstruent. L'effort d'écrire mes quelques phrases, dont le regret lui mettait presque des larmes dans les yeux, lui devenait impossible. A la lettre, il ne comprenait plus. Comme la seiche dans la mer, il s'était entouré d'un nuage d'encre. Le mieux se faisait ennemi du bien.

Et ce garçon pourtant travaille six ou huit heures par jour avec achar-

nement... (Moi, je ne travaille peut-être pas une heure, j'entends de travail vrai.) Pour le reconforter, je lui parlai de mes défauts, surtout de ma rêverie. Il tomba des nues : «Toi qui fais tout à point nommé, qui parles facilement, qui es actif, dont la mémoire est fidèle, etc...»

Quelle image donne-t-on de soi-même à autrui ! (Il est vrai que, sans songer à l'effet, je me soucie assez de *représenter* quelque chose.)

Un autre me disait, parlant de notre promenade à la Luère : «Je te regardais marcher, tu allais droit et ferme, comme un qui sait où il va ; j'enviais ton assurance...» Moi qui me reprochai si souvent mon pas saccadé, ma raideur... Peut-être est-ce *l'idée* que je veux représenter qui peu à peu se dégage de moi. On se sauverait donc par son *rôle* ?... Dans la même excursion, comme j'étais d'assez belle humeur, je tendais assez souvent mon verre ; chacun me regardait, riait, curieux de me voir perdre ce qu'ils appellent mon équilibre...

Je ne me dépars guère de mon ironie, non pas que je me joue... Cela surprit quand j'arrivai à Lyon. Mathieu fut le premier à comprendre. D'autres furent inquiets, et encore à présent. Que certains me voient sec ou méchant, peu importe ; je crois pourtant leur rendre service en les forçant à se poser des questions. On ne sait pas si je m'amuse ou si je suis sérieux, tant j'entre avec facilité dans les états d'âme. J'y épouse avec joie jusqu'aux angoisses d'autrui, de sorte qu'à ma compassion se mêle une sorte de plaisir qu'on pourrait prendre pour un jeu ; je ne sais pas moi-même quel est mon point de vue, mais il n'y entre aucune cruauté ; et si je suis souvent curieux de voir, d'entendre, si je parais à l'affût des réactions, je m'oublie aussi dans autrui. C'est tout autant le plaisir de me perdre que celui de m'instruire qui me donne cet air qu'ils appellent peut-être démoniaque. Je sens un grand besoin d'aider... Si d'abord je fais peur, je glace, on finit par savoir que, sans m'engager, je suis sûr.

Un certain idéal de solidité, de grandeur me hante, mais je sais ce qui me manque. Mon influence sur les autres, que peu à peu je dois reconnaître, me trouble, non pas que je me sente responsable, mais indigne.

Quel est mon rôle auprès de Josette Ch. ? Cette étudiante est une sorte de sauvage. La spontanéité et la grâce pourraient la définir. Quand elle vous dit en sautant : «Je suis contente» — après une lecture, un concert, un rayon de soleil —, toute la joie possible et toute la pureté éclatent devant vous. Sa personne entière mire les états de son cœur. Mon ironie n'oserait pas ternir d'un souffle cette candeur.

Et cependant...

Josette est en voie de se convertir ; les offices, l'Église, la voix de

Dieu de jour en jour l'appellent... Loin de la dissuader, j'ai partagé son émotion. Je l'ai conduite un jeudi à Saint-Martin (la plus belle église de Lyon, basilique romane) ; on célébrait la Première Communion ; mille cierges brûlaient sous les voûtes énormes ; solennels, les enfants renouvelaient les vœux de leur baptême ; puis ils chantèrent. Tout ce qui pouvait rapprocher Josette du ciel, je le lui soufflais... J'observais tout pour lui en faire part.

D'autres fois, nous fûmes à la cathédrale, sur la fin du jour, voir les vitraux (comme dans les romans décadents...).

Encore *Joseph*. L'abbé M. (une des personnes que j'admire le plus) a voulu le lire. Sa parole m'a donné de l'espoir. «Vous êtes sûrement écrivain», m'a-t-il dit. Voilà qui me remonte, j'ai tant à faire encore. Je suis en route, allant je ne sais où... Fernand m'a parlé de langue neuve, poétique, sensuelle... Il retrouve, dit-il, — et plus riche — une voix qu'il n'avait pas entendue depuis le Collège... Il est rassuré sur mon compte.

... En attendant, je me laisse vivre. Je crois (peut-être trop) aux progrès qui se font tout seuls. Mon enfance, mes désirs veillent, ils travaillent pour moi. Pourtant, alors que je jouis de promesses qui ne sont que des fleurs, j'éprouve certain besoin de solitude ; il me faudrait dormir, il me faudrait veiller ; que sans interruption — plume à la main, souvent — je considère ma vie et mon désir ; quelques semaines calmes pour écouter des voix. Que mon chant ne soit plus à la merci de ces rencontres où je gaspille tout mon souffle. Chaque rencontre me paraît un miracle ; je m'émerveille trop. Le plus beau, ce n'est pas l'aventure, mais le désir ; c'est avec lui que je dois m'enfermer.

George Moore, *Mémoires de ma vie morte*. Paris, pour lui, c'est sa jeunesse, sa patrie d'élection. Là, le bonheur et l'amour. O patrie relative ! Arcadie de nos cœurs que chacun plante à son gré (pourtant, on n'est pas libre d'aimer). Toutes les vertus de Paris selon Moore — en France, on est païen, dit-il, — je les applique à l'Italie. J'aspire à épuiser ce pays volcanique. Un jour, j'en parlerai. Si je veux l'épuiser, c'est qu'il me semble inépuisable ; qu'il se confond avec mon cœur.

27 mai.

Impossible d'aller seul au cinéma. Impression de priver tous les autres qui ne sont pas avec moi, impression de me priver moi-même du spectacle des rues ou de ma solitude.

Relu quelques poèmes de Théophile. Comme il annonce Baudelaire ! *La Solitude* fait penser au *Balcon*, et quelques vers de *La Maison de*

Sylvie pourraient entrer dans le *Rêve parisien*. Certains vers de Théophile sont repris par Corneille (*Psyché*) dans le monologue de l'Amour.

Parcouru *Châteaubriand et son groupe littéraire*. Anecdotes. Il est bon de savoir ce qu'avant vous les confrères ont écrit, ont fait. Importance d'un écrivain ; sa vie, son œuvre (quand il est grand) ne se séparent pas. Bonnes pages, en appendice, extraites des mémoires d'une maîtresse de Ch., qui le montrent gai, naturel... (Très important, le côté jeune des grands vieillards.) Sainte-Beuve cite un endroit de l'étonnant *Esprit de Rivarol* de Chênedollé, — modèle des interviews (lu autrefois ce petit volume à la Mazarine).

Exposition Catholique. Immense entreprise dans les bâtiments de la Foire de Lyon. La ville pullule en couvents, congrégations, paroisses dont chacune exhibe ses beautés — avec une grimace au voisin. Bien des banalités, mais les salles d'art religieux : beaucoup de pièces sont belles. Ornements fleuris du XVIII^e (Musée des Tissus). Et des draps d'or, des reliquaires, des vases sacrés romans, gothiques... Joies nombreuses. Cet art avait sa raison d'être..., mais presque tout ce qu'on tente aujourd'hui dans l'art sacré est décevant. Pour être moderne, on se fait simple, on se dépouille, on stylise... Ces lignes droites, ces vierges raides, quelle maigreur, quelle pauvreté ! Le baroque auquel on prendrait goût à Rome me paraissait plus religieux, moins froid.

Il faudrait retourner à cette exposition, s'amuser, s'attrister du public. Des processions de vieilles filles, de parents pieux, dont la laideur, l'étriquement épouvantent, défilent en silence devant les bondieuseries. Pas un mot qui témoigne de piété ou de goût. O grande religion, qu'ils sont beaux tes fidèles ! (Beaucoup de campagnards viennent en groupe voir l'exposition de leur paroisse.) Des jeunes filles pieuses m'ont dit leur horreur de ce public.

*Mercur*e de France (1^{er} mai), étude sur l'édition des *Pensées* par Massis, une fois de plus pris en flagrant délit de fausses citations. De l'eau pour le moulin de Gide.

*Mercur*e (15 mai), «Du nom propre en littérature», excellente étude me posant des problèmes déjà rencontrés... et surtout à venir.

... La manière de Châteaubriand de dire sur tous les tons qu'il était content...

Plaisir que j'ai quand on ne se méfie plus de moi... J'ai dit que d'abord, souvent, on me craint. Je deviens plus naturel quand les barrières cèdent. Aisance sous-tendue par un goût de conquête (mais cela reste inconscient).

Je lis toujours mieux. Au moins avec un plaisir plus grand. Privilège de l'âge. Trop jeune, on ne connaît pas assez de choses pour les reconnaître dans les livres, ni d'hommes... Le plaisir de lire me devient de plus en plus *naturel* (comme celui de vivre). Plus besoin de me battre les flancs ; les choses résonnent d'elles-mêmes. Pas du tout un refuge ; mais un exercice de l'esprit, un redoublement de la vie. Toujours la quête de l'homme.

Beaucoup de musique ces derniers jours. Plusieurs concerts des Lerner. Grande joie d'entendre un quatuor de Haydn, la plus printanière des musiques. Le *XIV^e Quatuor* de Beethoven, qui parut difficile à mes camarades, me plut pour son dépouillement, ses accents bizarres venus des profondeurs (la redondance des *Symphonies* en général m'assassine...). La première fois que j'entends un morceau, j'en perds les trois quarts...

Dans notre groupe d'étudiants, nous entendons (au phono) les *Variations Goldberg*. Pur délice. Sorte de succession de poèmes en prose, fort courts, mais de résonance extrême. L'imagination et la science s'y mêlent, et tous les sentiments, surtout les plus joyeux, sortent du clavier.

Parlé à l'abbé M. (devant Mlle C. épouvantée) de mon projet d'écrire plus tard le roman, ou le journal, d'un prêtre. L'abbé paraissait acquiescer, mais la demoiselle criait à l'incompétence... Il ne s'agirait pas de peindre un prêtre à la Mirbeau, pas plus que d'emprunter le genre Saint-Sulpice. Pour bien faire, il faudrait que l'auteur se sente un embryon de vocation sacerdotale...

(Le prêtre que je rêve serait une espèce d'«ami des vagabonds». Je veux dire quelqu'un qui aime, un Whitman de la prêtrise ; l'amour des hommes serait en cause..., en lutte aussi. Je montrerais le conflit éternel de l'amour qui est la vocation du prêtre (et particulièrement celle de mon personnage) avec le devoir, et le mélange, les compromissions...)

Je parlais aussi à l'abbé de mon étonnement de trouver si peu de joie chez mes camarades catholiques. Ils ont la foi, disent-ils, mais une sorte de foi à éclipse... Cela paraît lié à l'humeur, aux circonstances ; des jours on est croyant, d'autres, doutant... Comme en amour, jamais on n'est tout à fait sûr de la réciprocité (sinon de l'existence). Je sais de reste ce qu'il y a d'insupportable et de brutal dans les fois massives ; je n'aime ni les fanatiques, ni les trop-satisfaits. Mais les trop-angoissés qui possèdent la soi-disant vérité, voilà qui me choque — et pour leur vérité et pour ses résultats. Sans trop considérer la religion comme une recette ou une aide, je n'appelle pas vrais chrétiens les frileux, ceux dont

l'amour ne rayonne pas. Je sais bien que Pascal ne cessa de douter, que les saints parlent de leur sécheresse... Mais j'aime voir marcher en chantant. Peu importe la route.

Je ferai peut-être — à la prochaine occasion — un meilleur professeur que par le passé. Je pense assez souvent à des méthodes pour me rendre intéressant, pour éveiller le goût (mais je reste bien réfractaire aux questions grammaticales, surtout aux règles de l'analyse !). Pensé que les propos de l'hôtelier de Balbec, fleuris de «cuirs», pourraient être un sujet d'exercice excellent. Pensé aussi aux critiques de Valéry (*Variété III*) sur la manière désastreuse de traiter la poésie dans les écoles... Donner le goût des vers, faire percevoir la beauté des syllabes, des rapports de la voix et des gens, du déroulement des périodes chez les prosateurs (ce que je n'ai jamais vu faire, surtout pas en Sorbonne), pourrait donner des résultats. Il faudrait établir une progression. Peut-on demander à brûle-pourpoint à des enfants : «Pourquoi cette phrase est-elle belle ? Qu'admirez-vous dans ce vers ?» Essayer d'éveiller en eux la critique, le goût. L'idée de Gide, de donner aux élèves des textes comportant des fautes, pour éviter qu'ils ne prennent trop le respect de l'imprimé. Nécessaire aussi de trouver des sujets de devoirs.

Entendu *Le Messie* de Haendel, chanté par une chorale de Saint-Étienne. Je ne connaissais pas cet oratorio, qui sans doute fut assez mal rendu. Le public enthousiaste et bien-pensant, coupant à chaque instant les chœurs de son admiration, redemanda les plus beaux passages, ce qui fit le jeu de mon goût indécis.

Passages très tendres du «Bon Pasteur», surtout morceau sublime de l'«Alleluia». Peut-être mal rendu (mais souvent on admire ce que les choses pourraient être, et l'émotion en devient presque égale), ce chœur dans sa progression, ses éclats, ses hauteurs, m'a paru sublime. Depuis le *Magnificat* de Bach (Madrid), je n'avais rien entendu de plus beau (on dit assez justement que les chœurs de la *Neuvième* sentent le «sourd»). Curieux de lire dans ses *Carnets* les raisons pour lesquelles Butler préfère Haendel à Bach. Le soir du *Messie*, l'évêque de Saint-Étienne, en de longues phrases filandreuses, mal bâties, remercia le «magnifique public» et loua Haendel, compositeur de la Renaissance...

J'éprouve un malin plaisir à entendre des inepties proférées par des personnages. Pensé souvent que rien ne serait plus cocasse que des interviews de compétences réunies. J'y mettrais le Père Garrigou, un grand médecin, un général. Montrer la nullité de ceux qui nous dirigent ; percer les fausses gloires, et mettre à jour la bouillie des cerveaux.

Lu non sans curiosité et même avec émotion (mais le livre est mal fait, l'émotion on l'ajoute entre les lignes) la biographie d'un jeune catholique, *Clotaire Nicole*, par un ami de Becker, Pierre Schoeffer. J'avais entendu parler de Schoeffer, âme ardente, sans doute, noble jeune homme dont le cœur transposé... se consacre aux œuvres de garçons. Dans cette biographie d'un scout mort à vingt-trois ans (il était né en 1910) perce un charme, un prestige. Ce garçon, de violence domptée, chez qui l'entraîn et le devoir se mêlaient, dont le sourire illuminait les autres et qui avait la passion des gosses, reste une belle figure. On cite abondamment ses lettres, moins remarquables par ce qu'elles disent que par ce qu'elles suggèrent. Baptisé à quinze ans ; écrit souvent à son parrain, un garçon plus âgé... Ce sont des sortes de lettres d'amour, marivaudage sacré où l'aspiration au sublime, à la vertu, à l'amour divin, se mélange aux détresses, aux tentations de l'adolescence. Besoin d'écrire, de s'épancher que je connus, besoin aussi d'être fort. Raconte que, n'ayant pas reçu certaine lettre attendue depuis longtemps, il reste au lit, la nuit, sans pouvoir s'endormir, roulant son désespoir, jusqu'au moment où... il succombe. Le sang du Christ coule sur ses mains. « Ah ! dit-il à son ami, je te sentais responsable de ma faute... » (Regret de n'avoir pas noté le passage.) Besoin éperdu d'amitié qui se prolonge malgré les déceptions. Dieu reste loin, dit-il (revient souvent là-dessus), tandis qu'une présence humaine est tangible. S'intéressait aux enfants des colonies de vacances. Prenait son rôle au sérieux ; transposait, je pense, les sentiments de son cœur. (D'un seul regard, il aimait, dit son biographe.) La femme fut absente de sa vie.

Ce qui me frappe, dans la vie et les confidences de ce jeune homme dont la bonté, le sourire, l'ardeur faisaient la joie de tous, c'est le désespoir, ou sinon la mélancolie profonde, les accès de détresse. Il n'avait pas souvent la joie qu'il répandait... Oh ! je sais bien qu'on ne peut être grand que *malgré* sa faiblesse, qu'il faut un contre-poids pour soulever le monde..., mais une fois de plus la défaite du christianisme (même sublime) me frappe. Le fruit, vermeil dehors, était empoisonné. Ne dites pas que le bonheur n'est pas de ce monde. Vous l'offrez aux chrétiens. Certains en proposent l'image, — encore que souvent leur joie sonne faux. J'aurais voulu communier dans le rayonnement de Clotaire, mais les dessous que l'on montre, ô cœur ardent, sont trop tristes. Que lui manquait-il pour avoir la paix (l'ardente paix, point la bonace) ? est-ce la religion qui n'emplit pas le cœur, ou ce cœur qui fut trop vaste ?

Le parti pris d'hagiographie des catholiques est souvent irritant ; ils

ont de belles âmes, quelques hommes d'action..., ils en tirent trop parti, on a toujours envie de chercher la faille ; leurs âmes prétendues sublimes (elles sont rarement vraiment grandes) ont quelque chose d'incomplet ; souvent on a l'impression de grands dévoyés..., souvent aussi (toujours la littérature !) on est déçu par les écrits de ces âmes ; les écrits restent, le témoignage, comme ils disent. Il faut être sévère pour leurs grands hommes.

Appris qu'on a fait une conférence à l'Union Fédérale des Étudiants (partis de gauche) sur Gide. J'y serais allé volontiers, et sans doute aurais pris la parole. Je connais peu de sujets, mais sur celui-ci j'ai quelque chose à dire. Ils sont sympathiques, ces garçons que j'ai parfois entrevus... Je n'avais qu'à parler, leur chaleur m'eût entraîné. Ému, je les aurais touchés... J'aurais offert une image de Gide et de moi-même.

J'aurai assez aimé Lyon, dont on dit tant de mal. Province si l'on veut, mais c'est une grande ville. Et puis, jusqu'à présent je me suis partout trouvé bien. L'état de mon cœur mis à part, qui peut-être embellit les choses, Lyon en soi me convient. Les fameux brouillards et le ciel toujours gris, légendes (le caractère sombre des gens, sans doute, mais j'ai peu connu de Lyonnais). Une ville bâtie sur deux fleuves, entourée de collines, c'est un spectacle assez rare. Peu de villes, précisément grâce aux vieux quartiers gris, étagés, hérissés de cheminées très particulières, donnent plus l'impression de grande cité. Le sinistre, sans doute, n'est pas absent de ces quartiers fort gris, de ces fourmillières, mais les effets du ciel, de la lumière sur ces bâtiments (vus du dehors), leurs reflets sur les fleuves me paraissent grandioses. Souvent j'ai goûté des joies pures à voir couler le Rhône, à regarder la Saône qui paraît immobile... Je mets très haut l'Hôtel-Dieu de Soufflot. Les quartiers neufs, leurs rues droites et grises, sont tout à fait horribles, et attristants. Les environs de la cathédrale, au contraire, accidentés, mystérieux, pleins de miracles... J'aurais pu — ou dû — faire davantage d'études de mœurs. Les gens de province valent d'être regardés, mais ils sont encombrants, gênants. Plus naturels qu'à Paris, mais trop mal élevés ; à chaque instant on est choqué, mal à l'aise ; le tact leur manque, la réserve. Ils n'ont pas le sens du ridicule (plus près de la nature, c'est entendu), ils manquent de raffinement. Je m'en suis tenu à l'écorce ; je les ai moins connus en eux-mêmes que dans les manifestations de leur vanité, de leur vulgarité.

Trop facile de les éblouir (à moins qu'ils ne nous envient). On m'a proposé la vice-présidence des « Amis d'Anatole France », qui est la société littéraire de la ville !!

... Le seul moyen de vivre (pour moi), c'est d'aller toujours au-devant de la vie. Je dois me jeter dans les occasions. Jusqu'à présent, elles ne sont guère venues me chercher.

30 mai.

Je fais part à B., qui m'avait prêté *Clotaire Nicole*, de mes objections. Il me répond que le bonheur du chrétien, c'est surtout une *promesse*... «Par la douleur à la joie», je suis d'accord. Mais la malchance ne me fait guère trouver que des chrétiens *encore* dans la douleur. Comme il est rare qu'un homme se dise heureux dès *maintenant* ; la plupart (et c'est souvent une illusion) placent leur joie dans le passé, ou bien attendent l'avenir. Je pense à la «Vie éternelle» de l'Évangile. Ce que je reproche aux chrétiens, c'est de ne pas l'être assez. «Tu mets le couteau où il faut, me disait B., mais on sent que tu parles du christianisme comme un qui en est sorti... Pourtant, tu aurais tout *pour faire un vrai chrétien !*»

Nécessité de rabâcher. C'est bien le premier principe de la pédagogie... Moi-même, là-dessus, je reste enfant. Les quelques notions de philosophie que je vais retenir, je les aurai bien apprises et réapprises dix fois. Les livres que je connais un peu, c'est à force de les fréquenter... De même la musique, et la peinture. Combien de fois, au musée de Lyon, ai-je vu *La Maraîchère* de David et *La Folle* de Géricault (presque voisines) avant de sentir, un jour, que cette fois je les possédais ? Il faut vivre toujours comme un étudiant ; on apprend peu à la fois... Pour moi, mon esprit s'ouvre peu à peu, je gagne lentement sur le rêve et la torpeur...

Entrevue d'une heure avec André Philip, le nouveau député de Lyon. Je me recommandais de Pontigny, dont Philip est un fidèle. Protestant austère, pessimiste, mystique, il remplira son mandat comme une vocation. Cet homme n'est pas seulement un idéaliste ; le goût de l'action, l'éloquence ne lui manquent pas. Rêve de faire un groupe de jeunes députés (peu importent les tendances) où entreraient Pierre Cot, Izard, Viénot, Philippe Serre, Jeannet ?..., jeunes sur qui on peut compter.

J'étais allé chercher Philip à la Faculté de Droit, comme il sortait de son dernier cours. Il parut, chargé de fleurs. Je l'accompagne en banlieue vers sa maison ; en chemin, nombreux signes de sympathies. Celui-ci n'est pas un député comme les autres (moi qui ne saurais voter, pour lui je me serais décidé)... Il a grande confiance dans l'expérience socialiste, «notre dernier espoir, dit-il. Les Croix de Feu sont étouffées pour le moment (voyez leurs résultats aux élections) ; leur seule chance

viendrait de notre échec ; si nous réussissons, je pense que nous aurons la moitié des Croix de Feu avec nous... On peut, dit-il, avoir confiance en Blum, c'est un courageux. Il a su attendre ; il arrive intact. Tout est là, savoir attendre, ne pas se presser.» (Ces paroles me plaisent ; je les prends pour moi ; ma voix sans autorité donnée en ce moment à un parti ne ferait que compromettre mon travail futur.) Philip lui-même, qui se maintint huit ans de suite candidat dans le même quartier (alors qu'ailleurs son élection eût été plus facile), sent qu'il arrive à la Chambre paré déjà d'un certain prestige.

La Chambre aura beaucoup à faire, devra siéger la moitié de l'été. Nationalisation de la Banque, de l'industrie de guerre, semaine de quarante heures, reprise économique, etc., seront sa première œuvre. Si l'accord est parfait sur ces mesures, elles ne rencontreront pas de résistance ; les droites n'oseront pas se dresser ; mais à la moindre dissension, gare ! C'est pour cela que les communistes sont redoutables ; quand on arrivera, en politique extérieure, à proposer un désarmement progressif, une entente collective des États, etc., leur patriotisme s'y opposera. Ils feront sans doute cause commune avec la Droite...

Parlons des Musulmans, des Espagnols, des psychasthéniques (Philip en a vu guérir par des conversions, l'Armée du Salut). Croit fort à la supériorité des Méridionaux, à condition qu'ils soient transportés dans le Nord. Parlons de plusieurs connaissances de Pontigny, Fabre-Luce, Fernandez, etc...

Barrès, *Les Amitiés françaises*.

Du meilleur et du pire. On y voit l'auteur enseigner à Philippe, son fils, que les Prussiens n'ont pas d'âme ; au demeurant, les petits chiens, chez nous, en ont une... Nous sommes conduits dans une église d'Alsace. «Si vous voulez connaître quelle nationalité occupe le cœur de l'officiant, écoutez s'il prononce *Dominous vobiscoum*, à l'allemande, ou *Dominus vobiscum*, selon l'usage français.» O subtil argument ! Quel malheur que, depuis le retour de l'Alsace, le pape ait décrété la prononciation romaine par toute l'Église. Pas un instant Barrès n'est effleuré par l'idée que l'Église ne remplit pas son rôle en se faisant nationaliste. Sans cesse on est heurté par la bêtise de Barrès et de ses arguments. Comme il pousse à la revanche..., laquelle, selon Benda, lui a passablement «rapporté». Mais *Les Amitiés françaises*, pourtant, c'est un beau livre. Cette Lorraine froide où, par raison, Barrès veut s'établir, se fixer, il lui demande appui autant qu'à son petit garçon quand il lui tient la main. Toujours Barrès doit se défendre contre la peur du néant ; la mort le hante. Aussi les phrases les plus émouvantes, et combien belles,

sont toutes mélancoliques. Jusque dans les endroits joyeux, quelques mots tristes, de mépris, de regret, viennent briser le rythme, l'empoisonnent...

Aucun livre de Barrès, peut-être, ne m'a tant plu. Il y a plus de romantisme dans *La Mort de Venise*, *Leurs Figures* nous présentent d'autres qualités. Mais ici beaucoup de confiance ; un grand naturel ; de la noblesse, malgré l'horreur que peuvent inspirer les doctrines... Je me souviens de ce livre posthume, *Le Mystère en pleine lumière* (lu à Toulon), où tant de phrases m'enchantèrent. Barrès est un chanteur ; il se charme lui-même, endormant ses craintes, son néant, avant de charmer les autres.

De plus en plus scrupuleux en matière de style. Je me surveille assez moi-même pour avoir le droit de lire avec des verres grossissants, et puis je ne fais pas imprimer. Trouve maintes impropriétés et faiblesses dans ce génie de Maurras dont je regarde parfois les articles dans *L'Action française*. Les négligences non plus ne manquent pas à Barrès. Mais il sait se racheter. J'ai tort, d'ailleurs, de tant tenir à la perfection. Chateaubriand (Sainte-Beuve ?) juge bien que c'est elle qui rend *Les Martyrs* à peu près illisibles. Il faut trouver un équilibre... et c'est dans cette vue que je tiens mon journal.

Causé, avec mon voisin de chambre, de nos camarades de l'étage, qu'il doit connaître mieux que moi. Ce garçon est un scientifique ; il a du goût pour les recherches, mais point pour la psychologie. Peu lui importe le fond des autres, ni la connaissance des hommes. Lui-même ne tient pas à s'analyser. Si on lui fait des confidences, il est très mal à l'aise, n'écoute pas, ou prie de cesser. Quelqu'un qui s'ouvre à lui, c'est comme s'il se déshabillait ; d'instinct il tourne la tête, par pudeur.

1^{er} juin.

Quand je décris le caractère d'une personne ou que j'analyse une œuvre, si on loue mon esprit critique, je proteste. Je sais trop ce qui me manque, et d'abord le coup d'œil gœthéen : «Je voyais tout dès que j'ouvrais les yeux»... Je suis plutôt né aveugle, ou, ce qui est pareil, avec une tendance à tout admirer. Ce n'est que lentement que je parviens à faire un choix, à établir une hiérarchie, mon jugement n'est pas naturel. Il s'établit à force de goût, de lecture. Sans doute il peut faire illusion, car la plupart n'ont ni l'un ni l'autre, mais je ne suis pas dupe. Pourtant, je remarque un progrès continu de mon sens critique. J'ai beaucoup fréquenté Gide et Gabilanez, qui sont à mon sens des critiques nés ; c'est ce qui me rend si difficile pour les autres et pour moi-

même. Ils ont peut-être déteint sur moi... Ainsi le mot de Wilde que Gide aime à citer : «L'imagination imite, l'esprit critique seul crée», j'en ai peut-être exagéré le sens puisque dans mon *Joseph*, ce qui frappait Gide, ce n'était point la création, mais le jugement. Pourtant, disait Wilde, le poète chante parce qu'il veut chanter.

Je suis à la recherche d'une formule, d'une méthode... Encore bien des transformations à subir. L'abbé M. trouvait dans mon *Joseph* des ressemblances avec les premières œuvres de Gide (*El Hadj...*) ; il faut aller plus loin. Je suis à la recherche de conflits, de conflagrations. Qu'il en jaillisse dans ma vie, je pourrai les transporter dans des récits, dans des contes... J'ai déjà quelque expérience, des magasins de costumes, si j'ose dire. Mais où est l'âme ? Ma vie manque peut-être de tragique. Par mon refus de m'engager, je reste trop spectateur.

Mon plaisir devient grand à me livrer dans ce carnet à des examens ; je cherche un ton de conversation avec moi-même ; j'essaie de perdre l'air guindé qu'on trouvait à *Joseph*. Surtout, j'espère que faire des gammes me rendra compositeur ! Il faut pouvoir tout exprimer, et sans en avoir l'air. (Je retombe toujours dans l'esthétique de Gide.)

Je vais de temps en temps, le soir, lire à la Bibliothèque de la Ville le *Journal* de Renard. Plaisir féroce à l'usage des littérateurs. Renard n'a voulu être qu'un homme de lettres. Le but de sa vie, c'est les phrases, et point tant la beauté (comme Flaubert) que l'expression, courte et frappante (bien différente des Goncourt, assez proche de Jouhandeau, qu'il dépasse)... Je sais bien tout le charme des journaux de Stendhal, et quel est leur naturel. Mais la sincérité de Renard, qui en approche ? (Scènes de la fondation du *Mercur*e ; réunions d'écrivains... Là-dedans, il est impayable.)

Exposition Corot.

On a transporté à Lyon à peu près toutes les œuvres exposées à Paris cet hiver. Je retrouve beaucoup de toiles du Louvre. Bonheur de circuler parmi les œuvres complètes (ou presque) d'un peintre ; l'une explique l'autre. C'est ainsi que de voir plusieurs portraits de femmes ou de jeunes filles par Corot fait comprendre son idéal féminin de mélancolie, qui va de la simple rêverie à la détresse. Il y aurait beaucoup à dire sur ces portraits ; je visitais l'exposition avec une camarade étudiante... Nous pénétrions toujours plus le sens de *La Réveuse*, de *La Femme à la perle*, de *La Femme en bleu*, de *La Femme à la faucille*, de *La Femme à l'atelier*, de *La Bohémienne mélancolique*...

Ce qui frappe chez Corot, — il appelait cela respect de la Nature, — c'est l'art de la construction joint au don d'exprimer la poésie. Plus il

est précis, plus il est poète. Ses paysages vaporeux ne sont que la moins bonne partie de lui-même. Là, son goût est moins pur, il sème des nymphes, il tombe dans la mièvrerie (il crée un poncif, signe de grandeur, disait Baudelaire ?). Il faudrait étudier la sobriété des couleurs et des formes dans les portraits...

Les paysages d'Italie sont presque tous miraculeux. *La vie du Forum*, inégalable. Ce qu'il y a de tremblant et de pur dans le ciel bleu de Rome, la teinte rose, et vieux rose, et gris-rosé des ruines, Corot a su les dire. J'aime beaucoup sa terrasse de Florence avec des moines ; elle est immense, et il trouve moyen encore de faire voir la ville (et fort bien) entre des arbres, et les collines de Toscane.

Le frémissent des arbres, leur animation intérieure, qui a mieux su les rendre ? (Je pense en ce moment à un cyprès de *Florence*...) Charmante vue de la villa d'Este avec un gosse sur la balustrade ; beau portrait de jeune Italien couché (dans les gris et noir)...

Paysages de France merveilleux ; j'aime fort *Le Moulin* (Louvre), où Corot fait la synthèse de son don de construire et de son faible pour les vaporeux.

Peu de tableaux « chantent » de loin comme ceux de Corot ; peu aussi, quand on s'approche, montrent plus de vibration secrète... Grande leçon pour l'écrivain : savoir exactement ce qu'on veut dire, et aussi ne point perdre tout le long du travail une profonde émotion.

Mon journal manque de personnages, de descriptions, de faits précis. Je devrais m'appliquer davantage à imiter la vie, à reconstruire des scènes... Il n'est pourtant pas de jour où je ne fasse la connaissance de quelqu'un, où je n'assiste à quelque chose... Il est vrai que j'attends toujours de l'inouï... Ce qui, à Lyon, se fait attendre ! Mon séjour à Paris qui approche, et qui pourra être assez long, ne me fait pas espérer d'aventures bouleversantes. Je connais trop Paris, et m'y traîne d'ornière en ornière.

... Bien avant d'aller au Maroc, je savais qu'un jour j'irais ; j'y songeais... Voici que maintenant je pense à la Chine... Ce n'est point que j'aie tellement envie d'y aller, ou plutôt j'ai toujours pensé qu'il faudrait y aller assez tard, quand je connaîtrais bien l'Europe ; pour goûter ce pays étrange, il faut avoir des points de comparaison. J'envisage pourtant ce qu'il y aurait de cruel et d'inévitable dans ce grand voyage...

... Si je suivais mon goût (ou ma rêverie), il me plairait de voir d'abord l'Angleterre et la Hollande (au moins leurs musées), et un peu l'Allemagne (pour la peinture aussi), et surtout de bien visiter le bassin de la Méditerranée, vers où je peux dire que toute ma jeunesse (et peut-

être ma vie) est orientée. Proche-Orient, Grèce, îles d'Ionie, Sicile, Sardaigne, etc., la Tunisie aussi.

Paris, le 24 juin.

... Mes «études» sont enfin finies. Point d'argent..., mais cela me fera travailler. Je serai calme. Bonnes conditions pour le bonheur...

... Ma compréhension de la philosophie a progressé ; j'ai compris des questions, des problèmes. Ma chance fut très grande de me remettre à l'étude, de voir avec un peu de maturité comment jouent les idées ; j'assimilai les choses avec peu de travail. Mais si je faisais figure de philosophe passable parmi les étudiants lyonnais, je ne m'aveuglais pas, et me sentais bien plus artiste que penseur. Je n'aurais sûrement pas inventé la métaphysique ; les problèmes ne naissent pas naturellement en moi ; je dois faire un effort pour les prendre au sérieux ; je ne sais pas voir tous les côtés d'une question. Au fond, je manque de logique... Mais, justement, ces études ont pu m'en faire acquérir. Pontigny, où je m'étais senti si gourde, incapable de comprendre les discussions, me serait maintenant un jeu. Cette année de Lyon comptera dans ma vie.

En arrivant à Lyon, je disais : «Je ne crois pas en Dieu», et par là choquais mes camarades qui avaient tous quelque foi. Maintenant, je serais moins catégorique, non pas que je croie davantage : mon rationalisme s'est fortifié, mais j'ai fait connaissance avec Dieu, — avec ce qu'on appelle de ce nom, qui est aussi bien le Vrai, le Bien, etc., de sorte qu'on ne peut vivre sans lui, et que chacun se fait le sien.

Vu à Lyon avec Papa un film sur le Père de Foucault (*L'Appel du Silence*). Belles vues de Fès. Mais comment rendre à l'écran des émotions mystiques ? Comment traduire l'ineffable ? (Papa, lui, était ému.) Le pire, c'était le mélange de l'armée et de la religion. Ils ont tant fait qu'ils nous ont dégoûtés de la France, qu'ils nous ont dégoûtés de Dieu. On les aimerait peut-être à part, on les aime peut-être encore (ce dégoût, c'est de l'amour déçu)... Cependant, entendre parler de l'un ou de l'autre par certains écœure, et on préfère rejeter les idoles. Mais, diront les vrais chrétiens, nous sommes d'accord ; comme à toi, cette caricature nous fait horreur. Viens par ici, sous le voile, voir le vrai Dieu.

Difficulté d'admirer entièrement les gens : ce Père de Foucault rompant avec la société, que l'on se plaît à voir paré de toute la culture, nouveau Rimbaud quittant l'Europe, il se trouve qu'il écrivit des réflexions style Saint-Sulpice, et que son ermitage dans le Sud algérien, qu'il orna de peintures, épouvanta l'abbé M. par leur seul mauvais goût.

Mais l'abbé M., précisément, je peux l'admirer. Sans cesse, en face de lui, je me trouve étroit d'idées. Il comprend tout ; son catholicisme s'étend à connaître toutes les religions ; son goût des livres, des idées, des hommes vous surprend sans tarir. C'est un grand esprit. Je pourrais longuement en parler. C'est un mystique aussi (très brûlant, visage à la Barrès ; il fait des conversions). Il me montrait dernièrement son écriture ; moi qui n'y connais rien, le premier trait qui me frappa fut la sensualité ; je le dis ; il ne répondit pas.

A l'exposition catholique (de Lyon), un missionnaire venu de Tahiti expliquait les bienfaits du christianisme. Faire de petits chrétiens, quelle gloire ! Et mettre des culottes aux enfants... Avant nous, disait-il, on ne leur apprenait que deux choses, à mentir et à fumer... Malgré moi je me mis à rire. Je dus peiner le Père qui, certes, ne le méritait pas. Mais il ne faut pas entendre qu'un seul son de cloche ; il était mauvais juge. J'ai voyagé un peu dans ces îles par les rêves, par les livres, et je ne peux pas croire aux bienfaits des missions (cf. Gerbault, Stevenson, etc.).

Et Gauguin...

De même, pour l'Algérie, l'abbé M. sait bien ce qu'on peut dire sur les Pères Blancs...

Michel disait que faire son devoir, c'est donner aux gens ce dont ils ont besoin.

Utilité des embarras d'argent. J'en eus quelques-uns, point graves et pas longs. Cela vous moralise... On obtient ce qu'on a voulu. «*Demandez et vous recevrez.*» Nécessité de viser haut. Tenter l'impossible, sans doute, mais sans sortir de sa voie. Chance double de l'artiste, dont sans cesse la vie et le travail se complètent. Je me souviens d'Henri Sauguet me disant jadis, lorsqu'une certaine gloire commençait à le toucher, qu'il avait par avance tout prévu... Philip, lorsqu'il partait pour le Parlement avec sa joie robuste, disait : «J'ai su attendre», et il me conseillait d'en faire autant. Je ne suis en effet depuis dix ans qu'expectative. Je tâche de mûrir en gardant ma jeunesse. Je suis peut-être tout bardé de maximes, mais les voici qui deviennent ma chair, chacun de mes gestes les traduit. Les rares efforts faits sur moi-même parlent pour moi. On se taille soi-même dans l'espace un cadre ; c'est lui qui nous donne une forme, c'est sur lui qu'aux jours difficiles on peut s'appuyer. Mais il ne s'agit pas d'adopter une attitude ; une de mes chères maximes est qu'il ne faut pas sortir de son naturel ; cela n'empêche pas de vouloir se dépasser. Il faut devenir grand, — mais l'être naturellement.

L'estime méritée qu'on a de soi et qui force les autres, les œuvres où l'on a mis toute son expérience et les sommets de son émotion... Roger

Martin du Gard peut appeler cela des « béquilles »... Pour moi, je souhaite que mes rapports avec le monde soient un échange de puissance à puissance...

Presque tous les hommes de valeur sont bizarres ; les médiocres les traitent d'originiaux et de fous ; soi-même on est souvent heurté par leur étrangeté ; on pardonne, tout en étant gêné. Trouver un milieu entre la banalité et la bizarrerie, cette tâche mériterait qu'on s'y adonne. Je sais bien qu'être humain se confond avec une certaine banalité ; de même, ceux qui sont dépouillés ne cherchent plus à paraître ; ils veulent être comme tout le monde, et précisément n'y arrivent pas. Mais le mot « banal » est à double sens. Peut-être le grand homme, bizarre malgré lui, est-il celui qui vainc ses étrangetés, qui tend toujours à s'élargir, à devenir lui-même en étant tous les autres (cf. Goethe luttant contre ses faiblesses physiques, sa nervosité...). Rien ne m'est odieux, et ne me paraît signe de vulgarité et de misère, comme les gens qui présentent leurs phobies, leurs lubies, ceux qui, comme Barbey, enveloppent d'un manteau de satin leurs « élégances frileuses », et ont besoin de l'écrire. Les pages de *Tonio Kröger* où Thomas Mann écrit que le véritable artiste n'est pas celui qui cherche des sensations rares, un décor inspirateur, etc. (à la D'Annunzio), mais celui qui voudrait vivre la vie de tout le monde, que la simple réalité obsède..., m'ont toujours ému.